

L'ANNÉE
MERVEILLEUSE,

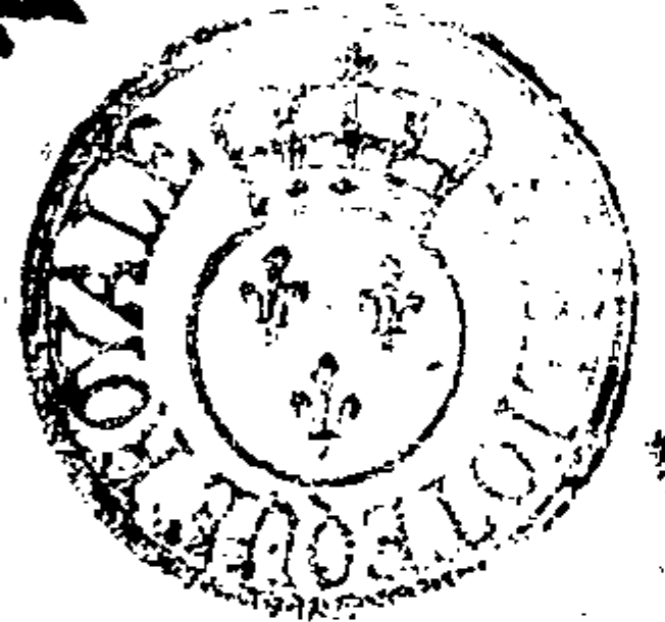
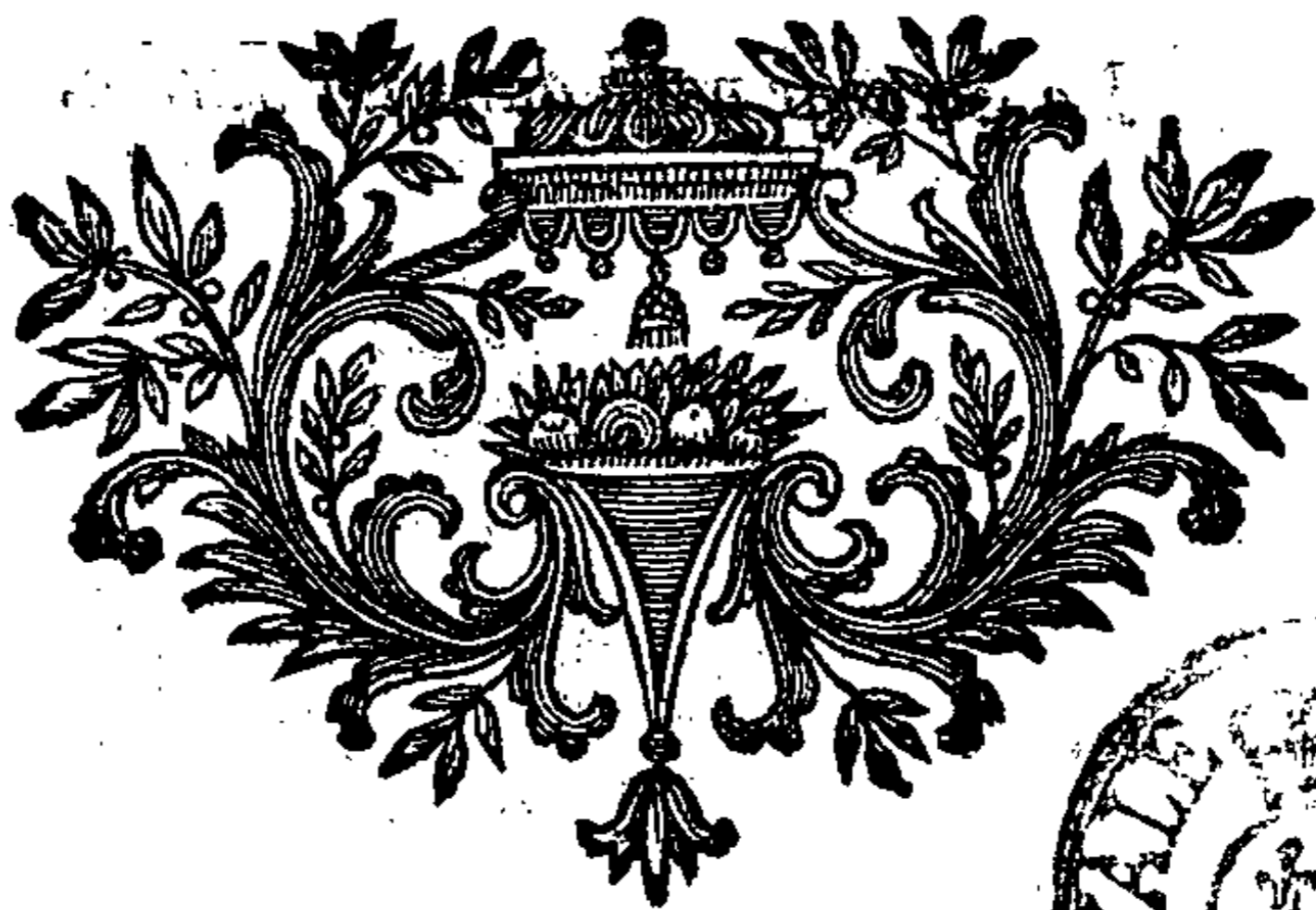
COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;
AVEC UN DIVERTISSEMENT.

Par M. ROUSSEAU.

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
Ordinaire du Roi, le 18. Juillet 1748.

Le Prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Libraire, rue saint Jacques, au-dessus
de la rue des Mathurins, à saint André.

M. DCC. XLVIII.

ACTEURS.

LA FOLIE,	Mlle. ASTRODY.
MERCURE,	M. DESBROSSES.
LA PETITE MAITRESSE,	M. ROCHARD.
LE MAITRE <i>à danser</i> ,	Mlle. CAMILLE.
LE ROBIN,	Mlle. CORALINE.
LE PETIT MAITRE,	Mlle. SILVIA.
ARLEQUIN, REVENDEUSE <i>à la toilette</i> .	M. CARLIN.
LA VIVANDIERE,	M. DEHESSE.
L'AVOCAT,	Mlle. RICOBINI.

La Scene se passe dans un Jardin.



L'ANNÉE
MERVEILLEUSE
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.



EN est fait, le Destin se rend à vos
soupirs :

Cessez d'importuner le Ciel d'un vain
murmure ;

Déesse, au gré de vos desirs,
Il renverse aujourd'hui l'ordre de la nature,
Je viens vous l'annoncer, le Destin a parlé :
Déjà les éléments à sa voix ont tremblé,
De l'Univers la masse énorme,
Va prendre une nouvelle forme ;
Le seul ordre des tems n'en sera pas troublé.

LA FOLIE.

Je ne le vois que trop, le Destin m'a punie ;
Le bon sens reviendra, je me verrai banie.

A

2 L'ANNÉE MERVEILLEUSE,
MERCURE.

Non, il ne reviendra jamais,
En honneur, je vous le promets ;
Votre puissance est affermie,
De vos faveurs, l'homme paroît content ;
La moindre action de sa vie
Est un hommage qu'il vous rend.
La raison disparoît, votre Empire commence ;
Avec éclat pour former votre Cour,
Les Dieux ont choisi ce séjour ;
Séjour heureux où vous prîtes naissance :
Vous devez embellir la France
Puisque vous lui devez le jour ;
Vous y ferez tout au mieux accueillie,
Vous le sçavez, l'homme dans tous les tems,
N'osa mêler à dix grains de folie,
Tout au moins un grain de bon sens.

LA FOLIE.

J'ai prévu du Destin la volonté suprême,
Je me plais en ces lieux que j'ai choisis moi-même
Pour y faire valoir mes droits :
Mes sujets, de leur gré, se rangent sous mes loix.
Déjà le Petit Maître abbattu par les veilles,
Du Sexe a pris les airs, les modes, les façons,
Il charge ses habits de clinquans, de pompons,
Fait tresser ses chevaux avec des nonpareilles.
Le Financier, le Petit-Maître enfin,
Imbus d'essence de jasmin,
Ou distillant la quintessence d'ambre,
Ne sont que des corps embaumés :
A peine ils ont les pieds dans l'antichambre,
Que les appartemens en sont tous parfumés,
Vous par état au silence,
Magazins ambulans de leurs Distillateurs,
On douteroit de leur présence,

C O M E D I E.

Si leurs parfums ne donnoient des vapeurs.
Ce ne font que des bagatelles ;
Des hommes à présent analizons le cœur ;
Des femmes , pensent-ils n'avoir que la fadeur ?
Non , point du tout : plus infidelles ,
Plus coquets , plus médifans qu'elles ,
Plus babillards , plus indiscrets ,
En immolant l'honneur de quelque Belle ,
Et trahiffant de l'une les secrets ,
Ils arrachent chez l'autre une faveur nouvelle ,
Qu'au même prix ils donneront après.
Je fais chez eux tous les jours des progrès :
Cousus de petits riens , de soupçons , d'injustices.
Ils s'avisent d'avoir des vapeurs , des caprices ;
Pour abréger des discours superflus ,
Des femmes , en un mot , ils ont pris tous les vices.
Sans en avoir pris les vertus.

M E R C U R E.

Eh bien , c'est pour cela , Déesse ,
Que les Dieux indignés en voyant leur foiblesse ,
Des hommes aujourd'hui puniront le faux goût ,
Ils changeront (leur laissant la même âme)
La femme en homme , & l'homme en femme
Sans attendre le premier d'Août.

L A F O D I E.

Ils remettront ainsi l'ordre des choses.

M E R C U R E.

Ne vous alarmez pas ; non , ces métamorphoses
Augmenteront votre pouvoir ;
Et vous verrez avant le soir
L'Impertinence en Petit-Maître ,
La Fadeur sous un habit noir ,
La Valeur avec un miroir ,
Et la Fidélité sous le masque d'un traître.

L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

Le sexe grossira le nombre des sçavans :
Les femmes des Jaloux dont l'ame est généreuse
Seront des Maris complaisans ;
Vous verrez accomplir ces décrets étonnans ;
Cette année , en un mot , doit être merveilleuse.
Déesse , j'ai quitté les Cieux ,
Pour apporter cette nouvelle :
Déjà je vois une mortelle ,
Elle s'approche de ces lieux ;
Je me retire , & vous laisse avec elle.

SCENE II.

LA FOLIE, *seule.*
A LA fin , je triomphe , & la froide raison
Sur ces climats heureux n'étend plus son empire ;
Les mortels enivrés d'un aimable délire ,
Vont chanter à l'envi ma puissance & mon nom.
Que tout cède au bonheur de railler , de médire ,
De renverser l'ordre de sa maison ;
Et que les plaisirs que j'inspire ,
Soient de tous les états & de toute saison.

SCENE III.

LA FOLIE, LA PETITE MAITRESSE.

LA PETITE MAITRESSE.

EH, bon jour , charmante Folie !
De vous voir , je mourrois d'envie ;
Je vous cherchois depuis un si long-tems ,
Que j'en suis excédée , & presque anéantie :
Que faites-vous ici ?

LA FOLIE.

Je vous attends.

C O M É D I E.

L A P E T I T E M A I T R E S S E.

Vous m'attendiez ! Ah ! que je vous embrasse ,
Quelle faveur ! non , rien n'est plus charmant ,
Vous me comblez , je ne tiens point en place ,
Rien n'est égal à mon ravissement.

Me connoissez-vous bien , Déesse !

L A F O L I E.

Oui , vous étiez un Officier.

L A P E T I T E M A I T R E S S E.

Transformé , s'il vous plaît , en Petite Maîtresse ,
Cela vous paroîtra peut-être singulier.

L A F O L I E.

Non , point du tout ; rien ne m'étonne.

L A P E T I T E M A I T R E S S E.

Je donne dans le bel esprit.

L A F O L I E.

Vous le pouvez mieux que personne.

L A P E T I T E M A I T R E S S E.

Je n'aime point l'encens , il m'étourdit ,

Prodiguez-le moins , je vous prie ,

Car il me donne des vapeurs.

Sçavez vous quelle est ma manie !

Je me mets au rang des Auteurs ,

Je parodie un air , une musette ,

Un tambourin , un menuet ,

Enfin , tout ce qui se présente.

Ecoutez un morceau , souffrez que je le chante ,

Souvenez-vous du moins que je l'ai fait.

Elle chante.

Hâte-toi de me rendre heureux ,

Dieu d'Amour , c'est toi que j'implore ,

Ramene l'Aurore ,

La Beauté que j'adore ,

L'attend pour écouter mes vœux ,

Hâte-toi , &c.

A iij

6 L'ANNÉE MERVEILLEUSE;

La nuit l'éloigne de ces lieux ;
Le jour ne paroît pas encore ,
Viens appaiser mes feux ,
Ou pour servir l'ardeur qui me devore.
Hâte-toi , &c.

LA FOLIE.

Pour le vrai goût du Chant , & pour la Poësie ,
Vous portez les talens, Madame, au plus haut point.

LA PETITE MAITRESSE.

Je vous les dois , sans vous , je ne les aurois point ,
Daignez donc écouter ce couplet , je vous prie.

Elle chante.

Soyez discrets dans vos amours :
Ce n'est qu'à ce prix qu'une Belle
Brûle d'une flamme fidelle ,
Et vous prépare des beaux jours.
Une faveur legere
Vaut mieux souvent ,
Devient plus chere ,
Quant un Amant
La prend
A l'ombre du mystere.

Faites , Déesse , attention.

(Puisque vous êtes indulgente)

Que ma muse , est une muse naissante ,

Qui plus est de condition.

On trouve dans mes vers une certaine aisance ,

De laquelle jamais le public ne dispense

Les Auteurs de profession.

Au reste , charmante Folie ,

J'attends ce soir chez moi nombreuse compagnie ,

Je donne un bal à mes amis.

Sous quel masque , & sous quels habits ,

Me conseillez-vous d'y paroître ,
Pour tromper, comme il faut, les yeux les plus per-
çans. LA FOLIE.

L'on ne pourra jamais vous reconnoître ,
Si vous vous déguisez en femme de bon sens.

LA PETITE MAITRESSE.

Non , il vauz mieux en Petit Maître ;
J'attrappe leurs façons , & leurs airs agaçans ,
On ne peut mieux : ainsi me voyant travestie ,
Au fonds du cœur , mon époux jurera ;
Mais quelqu'autre s'y trouvera ,
Pour faire la Contre-partie.

LA FOLIE.

Eh , débarrassez-vous de lui ;
Il faut dans cet après-midi
Que quelque ami commun le mene à la campagne ,
La politesse y perd , mais le plaisir y gagne.

LA PETITE MAITRESSE.

Lui , s'éloigner ! il ne le voudra point ;
Il est ridicule à tel point ,
Qu'il ne veut pas que je m'endette ,
Que je passe les nuits au jeu de la Comète ,
A des petits soupers , au Bal.

LA FOLIE.

Quoi , votre époux ose penser si mal !
Votre santé , peut-être , l'inquiète ;
Il veut la conserver , je conçois son dessein.

LA PETITE MAITRESSE.

Un ennuyeux repos l'affoiblit & l'énerve ,
Voilà le premier assassin :
L'ennui perd la santé , le plaisir la conserve ;
Adieu , j'implore vos bontés.

LA FOLIE.

Mes soins vous sont acquis , car vous les mérités.

8 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

SCENE IV.

LA FOLIE.

QUELLE étourdie, & quelle folle!
Les Dieux, jusqu'à présent, me tiennent leur parole,
Quel est donc cet objet qui vient à pas comptés ?
C'est Camille, c'est mon amie.

SCENE V.

LE DANSEUR, LA FOLIE.

LE DANSEUR.

SOUFFREZ que je vous remercie ;
Et recevez les vœux d'un cœur reconnoissant,
Vous me donnez une nouvelle vie.

LA FOLIE.

à part. Non, rien n'est plus divertissant.

haut. Mais ne perdez-vous pas à la métamorphose.

LE DANSEUR.

Y pensez-vous ! y perdre quelque chose :
De mon nouvel état je suis tout enchanté ;
Mon sentiment est différent du vôtre,
Ce que j'ai perdu d'un côté,
Ma foi, je l'ai gagné de l'autre.

LA FOLIE.

Il faut en convenir ; c'est jouer de bonheur.
N'étiez-vous pas Danseuse !

LE DANSEUR.

Oui, mais je suis Danseur ;
Le sort d'une Danseuse est-il égal au nôtre !

COMÉDIE.

Pour quelque tambourin ; ou quelque passe-pied ,
Qu'on danse une ou deux fois sans avoir de disgrâce ,
Fier , comme une Sibille auprès de son trépied ,
Dans un carosse à moi , j'étalerai mes graces ,
Tandis qu'une Danseuse , avec de beaux talens ;
Qui , quelquefois valent mieux que le nôtre ,
Ne va se promener avec tous ses brillans ,
Que dans le carosse d'un autre.

LA FOLIE.

Vous êtes tout-à-fait charmant ,
Sans doute , vous donnez des leçons dans la ville.

LE DANSEUR.

C'est le sort de mon art , mon carosse autrement
Me deviendrait très-inutile.

Depuis quelques jours seulement ,
J'ai pour la danse une jeune écolière
De votre taille , aussi grande que vous ;
Le croiriez-vous ? Je lui fais les yeux doux ,
J'emploirois avec elle une journée entière.

LA FOLIE.

Non pas toujours occupé d'un Ballet ;
Du moins votre air le persuade.

LE DANSEUR.

Au moindre pas de menuet ,
L'Amour me saisit au collet ;
Et mon cœur en secret fait une gargouillade.
Sous le prétexte spécieux
De redresser son corps , dont la taille est charmante ,
De tems en tems je puis jeter les yeux . . .
Ah , le seul souvenir m'enchante !

LA FOLIE.

Vous êtes un petit fripon
Bien malin & bien rusé .

LE DANSEUR.

Bon !

10 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

Quand j'étois fille on en ufoit de même ,
Ce n'étoit pas fans m'en appercevoir ,
Mais j'affectois une ignorance extrême.

LA FOLIE.

Comment donc ! à votre âge auroit-on pû prévoir
Que vous fussiez déjà coquette.

LE DANSEUR.

On le devient en quittant la bavette ,
Cela n'est pas si merveilleux.

LA FOLIE.

Vous êtes bien content de la forme nouvelle
Que vous avez reçu des Cieux !

LE DANSEUR.

Est-ce donc une bagatelle !

Ah , Déesse ! je goûte un bien délicieux ,
Je me mocque à present des langues dangereuses ,
Je puis , si je le veux , être un peu libertin ;
Car de ce côté là , le public est malin ,
Il ménage fort peut Mesdames les Danseuses.

LA FOLIE.

Les Danseuses aussi , s'en embarrassent peu ,
Il faut en convenir , ils font à deux de jeu.

Eh , croyez-moi , la Danseuse a des charmes ,
Qui près d'elle souvent vous font humilier ;

Et quoi que vous foyez si fier ,

Vous êtes le premier à lui rendre les armes :

Je vous connois , je sçais que vous êtes galant ,

Qu'aisément la beauté vous fixe sur ses traces ;

Si le sexe , chez vous , vient puiser le talent ,

C'est chez lui seulement qu'on peut trouver les grâ-
ces.

SCÈNE VI.

LE DANSEUR, LA FOLIE, VALÈRE.

LE DANSEUR.

CIEL, que viens-je d'appercevoir ?
C'est elle, ou bien c'est lui ! je ne me trompe guère :

LA FOLIE.

Quoi !

LE DANSEUR.

Ce jeune homme en habit noir . . .

LA FOLIE.

Eh bien , ce jeune homme est Valere.

LE DANSEUR.

Oui , mais c'étoit mon Ecoliere.

VALÈRE *en entrant.*

En vérité , je suis à faire peur ,

à la Folie.

Je viens pour vous offrir un cœur

Epris d'une ardeur sans égale ,

Vous vous garderez-bien de rebuter mes vœux ;

Car, comme vous voyez, j'ai de très-beaux cheveux,

Et ma poudre d'ailleurs est à la Maréchale.

LE DANSEUR.

Monsieur est de ces gens qu'on ne rebute pas.

VALÈRE.

Ah , mon Maître à danser ! Eh par quelle aventure

Vous trouve-t-on ici ?

LE DANSEUR.

J'ai devancé vos pas ,

Pour y faire avec vous cinq ou six entrechats.

12 L'ANNÉE MERVEILLEUSE,

VALERE.

Je ne danserai point, Monsieur, je vous le jure.

LE DANSEUR.

La Déesse le veut : dans cette conjoncture

Il faut...

Le Danseur tracasse Valere.

VALERE *vivement.*

à la Folie.

Finissez-donc, vous gâtez ma frisure,
Agréez, s'il vous plaît, mes respects, mon encens,
Jamais Divinité ne parut si brillante ;

Vous avez de Venus cette grâce touchante,

Ces traits, cette beauté, ces regards languissans,

Cet air majestueux.... Et ce sourire tendre,

Qui font qu'on ne peut se défendre....

Du plaisir de savoir comment vous vous portez.

LA FOLIE.

Dancez-vous aussi bien que vous complimentez.

LE DANSEUR.

Vous allez bientôt le connoître,

C'est un Danseur unique, merveilleux ;

Ce que je dis, est au pied de la lettre,

Allons, Monsieur, dansons un pas de deux.

VALERE.

Ma gravité ne scauroit le permettre,

Je ne veux plus danser qu'au Bal de l'Opera.

LE DANSEUR.

Si votre gravité peut le permettre la,

Vous danserez ici ; la chose est résoluë,

Et quoique vous soyez plus droit qu'une statuë,

Rien ne peut vous en dispenser.

Il fait danser Valere malgré lui.

VALERE.

Vous commencez à me lasser,

à la Folie.

Permettez que je me repose :

COMÉDIE.

13

Je suis tout essoufflé ; ma foi je n'en puis plus.

LE DANSEUR.

Vous êtes essoufflé ! quoi pour si peu de chose !

Voilà nos jeunes gens : ils font d'abord rendus.

Allons, Monsieur, allons, courage.

V A L E R E.

De me faire danser quelle est donc votre rage !

LE DANSEUR.

Vous me demandez donc quartier !

Je vous l'accorde, apprenez qu'à mon âge,

(Sans regarder si je suis du métier)

Je me sens assez de courage

Pour désoler un Danseur quel qu'il soit.

Déesse excusez-moi, devant vous je m'oublie,

Et je m'écarte un peu du respect qu'on vous doit,

S'en écarter, c'est rendre hommage à la Folie.

V A L E R E.

Me voilà dans un bel état ;

Que penseront de moi, la Présidente,

Melire, Orphise, Celiante ?

Dans leur esprit je tomberai tout plat,

Oui, c'en est fait.

L A F O L I E.

Quelle peur est la vôtre !

L'Amant qui d'une femme éprouve le dédain ;

Tombe dans son esprit ; eh bien le lendemain

Il peut réussir chez une autre.

LE DANSEUR.

Vous vous trompez Déesse un peu ;

Les plumets vont bientôt inonder cette ville,

Et les gens à rabat n'auront pas si beau jeu.

V A L E R E.

Bon ! réflexion puerile.

14 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

LE DANSEUR.

Devant les Officiers, moi je baisse la lance;
Aussi modeste qu'un Abbé,
Je gagne doucement l'escalier dérobé,
Et je me retire en cadence.
Il faut savoir saisir l'instant;
Je vais Déesse en faire autant
Pour ne pas abuser de votre patience.

Il sort en cadence.

V A L E R E.

Et moi, je vais à l'Opera:
Déesse, à ce spectacle-là
Tout nous attire, Acteur, Danseur & Peintre:
Armé de ma lorgnette, à cet instant je parts
Pour promener mes avides regards,
Des loges aux balcons, & des balcons au ceintre:

S C E N E V I I .

LA FOLIE *seule en riant.*

JE suis très-contente de lui.
Bonne acquisition ! je vois bien qu'aujourd'hui,
De mes sujets le nombre s'accumule,
Ceci prend un assez bon train;
On cesse d'être aimable, & l'on est ridicule,
Tant mieux, tant mieux mon triomphe est certain.

SCÈNE VIII.

LA FOLIE, LE MARQUIS.

LA FOLIE.

EH bon jour charmante Marquise !
LE MARQUIS.

Vous vous mocquez, ou c'est une méprise ;
Un autre titre m'est acquis ;
Je puis vous faire voir, Déesse, que je suis
Le plus joli petit Marquis.

Ah, que je vais jouir des plaisirs de la vie !
Jusqu'à présent je n'en ai pas joui ;
Car avec mon époux j'étois mal assortie ;
Sa présence, son air, tout respiroit en lui
La mauvaise humeur & l'ennui.

LA FOLIE.

Avec qui donc voulez-vous qu'on s'ennuie ;
Si ce n'est avec son époux ?

LE MARQUIS.

Ma foi je pense comme vous.
Sans avoir la moindre tendresse,
Ne s'avisait-il pas de faire le jaloux :
Convenez avec moi, Déesse,
Qu'un tel époux est une sotte espèce :
Ce que je trouve encore de plus charmant,
Je lui passois une maîtresse,
Et lui ne vouloit pas me passer un Amant.

LA FOLIE.

Il avoit tort assurément.

216 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

LE MARQUIS.

On le marquoit au doigt à la cour, à la ville.

LA FOLIE.

Quel ridicule, & quel travers affreux ;

Cet exemple étoit dangereux

Pour la société civile :

Na-t-on pas fait sur lui quelque bon Vaudeville.

LE MARQUIS.

Oh vraiment, contre lui les Dieux

Ont, ma foi, fait une bonne Epigramme ;

Ils viennent à l'instant de le changer en femme.

LA FOLIE.

Ils ne pouvoient le punir mieux.

LE MARQUIS.

Si la vengeance étoit d'une belle ame,

Grâce au Ciel, je pourrois à présent me venger,

Et Monsieur feroit enrager

Cent fois par jour Madame,

Pour lui faire sentir son tort ;

Mais je l'abandonne à son sort.

Bien loin de prendre ma revanche,

Je veux lui donner carte blanche,

Et qu'elle use enfin de ses droits,

Qu'elle quitte Damis, qu'elle prenne Valere,

Qu'elle ait un sot, un fat, tous les deux à la fois,

Je ne m'en embarrasse guère,

En serai-je moins son époux !

Oui, là-dessus, je me sens intrépide ;

Et s'aviser d'être jaloux,

C'est forcer une femme à devenir perfide :

Aux infidélitez je me crois aguerri ;

Avec tout le public j'en ris au fond de l'ame ;

On connoît aujourd'hui beaucoup mieux une
femme

Par

LE COMÉDIE DE LA FOLIE

Par le nom de l'amant, que celui du mari;

LA FOLIE.

Ah, vous êtes trop raisonnable!

Quoi vous ne comptez donc pour rien

Le plaisir d'une femme aimable,

Qui fait cent fois par jour donner au diable

Un jaloux, qui prétend sur le moindre entretien.

Marquis, vous vous en doutez bien,

C'est un plaisir inconcevable.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de votre avis.

LA FOLIE.

Vous êtes dans l'erreur, Marquis.

LE MARQUIS.

Non, point du tout: je crois que c'est vous-même;

Je veux la laisser vivre en pleine liberté.

Je vais trouver une jeune beauté,

Et je laisse Madame avec celui qu'elle aime;

Je donne un rendez-vous, Madame en fait de même;

Je m'endette, elle en fait autant de son côté;

A l'Opéra je cours, elle à la Comédie;

Elle soupe à Passi, je soupe chez Lidie;

Elle rentre fort tard, moi j'y suis arrêté;

On se voit rarement, à la fin on s'oublie;

Voilà les plaisirs de la vie

La suprême félicité.

LA FOLIE.

Que voulez-vous que je réponde;

Malgré votre mari jaloux,

Vous connoissez assez les usages du monde.

LE MARQUIS.

Eh oui, je les connoissois tous,

Ce n'étoit que par théorie.

B

18 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

LA FOLIE.

La connoissance.

LE MARQUIS.

Eh bien.

LA FOLIE.

N'alloit pas plus avant.

LE MARQUIS.

Eh non, voilà de quoi j'enrageois bien souvent ;
Car la pratique en doit être jolie.

Aussi vais-je bien m'en donner :

Aux torrens des plaisirs je vais m'abandonner,
Et jouir du bonheur d'être homme.

A toutes les beautez je vais offrir la pomme ;

Je suis à présent dans le cas

De subjuguier la beauté la plus fiere,

Sans mes vertus que l'on ne connois pas

Voici les qualitez que j'ai prisé pour plaire :

Un peu d'esprit, l'air éventé,

Une figure un peu passable,

Beaucoup de tems à perdre, un peu de liberté,

Pour des propos . . . pas un de raisonnable ;

Estimer peu, soupirer sans amour,

Trouver tout surprenant, merveilleux, admirable,

Voilà ce qui fait l'homme aimable,

Le mérite du tems, & le talent du jour.

LA FOLIE.

Je ne crois pas qu'on vous résiste

Avec ces belles qualitez.

LE MARQUIS.

Des cœurs qui dans mes fers se verront arrêtés,

Je vous rapporterai fidèlement la liste.

Mettons à profit les momens ;

Je sors pour commencer ma ronde ;

Jusqu'aux derniers retranchemens,

Je vais poursuivre & la brune & la blonde,
Et dans mon humeur vagabonde,
Je déconcerterai l'époux & les amans.

LA FOLIE.

Adieu Marquis.

LE MARQUIS.

Adieu belle Folie.

Je vous consacre dès ce jour
Le moindre moment de ma vie.

LA FOLIE.

Jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Adieu, je vous quitte à regret.

Mais à propos voyons quelle heure il est.

Regardant sa montre.

Comment il est déjà sept heures & demie ;

J'aurai manqué cinq à six rendez-vous ;

Il n'est pas surprenant qu'avec vous on s'oublie,

Encor un coup embrassons-nous,

Après avoir trompé quelques jaloux,

Je viendrai, je vous certifie,

Pour vous remercier embrasser vos genoux.

LA FOLIE.

Mais songez-vous qu'il est sept heures & demie.

LE MARQUIS *d'un air empressé.*

Adieu Déesse, adieu trop charmante Folie :

J'ai puisé dans vos yeux de nouveaux traits vain-
queurs,

Je suis forcé de vous le dire,

Je vais comme un Borée enlever tous les cœurs,

Trop heureux si je suis près de vous un Zéphire.

SCÈNE IX.

LA FOLIE, ARLEQUIN

en Revendeuse à la Toilette.

LA FOLIE.

QUEL est ce personnage, il est bien déguisé,
N'est-ce pas Arlequin.

ARLEQUIN *l'entendant.*

Hélas non, j'en soupire,
Madame on m'a (puisqu'il faut vous le dire)
On m'a desarlequinisé.

LA FOLIE.

Dans cet état nouveau pouvez-vous vous déplaire.

ARLEQUIN.

Beaucoup, on ne fait comment faire,
A parler naturellement
Il ne m'amuse pas Madame;
Il est si fatigant d'être une honnête femme,
Que je ne conçois pas comment
On peut avoir le cœur de l'être un seul moment.
Une foule d'amants près de nous vient se rendre,
On ne fait pas lequel il faut entendre,
Car leur mérite échape au trouble de nos sens,
L'un nous dit des douceurs, l'autre fait des présens,
Le troisième enfin plus ardent, mais moins tendre,
Trouve mauvais qu'on veuille se défendre,
Et parce qu'on lui tient rigueur,
Il prend contre nous de l'humeur.
Cela n'est-il pas pitoyable!

C O M É D I E. 21

L A F O L I E.

Eh voilà ce que c'est que de paroître aimable.
Ne leur accordez-vous jamais quelque faveur ?

A R L E Q U I N.

Non, car je suis passablement cruelle,
Je conserve par là les cœurs que j'ai charmés ;
Mais les jeunes gens sont si mal accoutumés
Qu'ils pensent qu'on ne peut trouver de cœur
rebelle.

Ah quelle espèce ! & qu'ils sont fots
Je ne me mets jamais à mes fenêtres
Sans voir tout aussi-tôt cinq à six Petits-Maîtres
Me regarder & s'arrêter tout court,
En s'écriant ; ah quelle blonde aimable !
Elle est divine ; elle est toute adorable,

C'est une nymphe, c'est l'amour... ;
C'est une des cinq cens merveilles,
On m'en étourdit les oreilles ;
Le cœur est souvent combattu,
Quand on se prête à des douceurs pareilles :
Mais pour conserver ma vertu
Loin de l'éclat de la fleurette,
Et pour accoutumer le monde à mon éclat ;
J'ai cru devoir prendre l'état
De Revendeuse à la toilette ?

L A F O L I E.

Marchande à la toilette.

A R L E Q U I N.

Oui, c'est moi qui fournis
Les trois quarts des Hôtels garnis,
Les étrangers sont des gens impayables.
Vous voyez la terreur des maris haïssables,
Par mille petits soins

22 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

LA FOLIE.

J'entends,
Un sot peut prendre mal tout vos soins obligeants.

ARLEQUIN.

Les époux d'aujourd'hui sont de si bonnes gens.

LA FOLIE.

Quoi vous n'avez trouvé personne
Qui se soit avisé de prendre de travers.

Les petits mouvements divers

Que cela vous occasionne.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, je viens de rencontrer

Une sotte, une ridicule.

Je l'appérois, c'est elle, & je la vois entrer,

Voyez de loin comme elle gesticule.

SCENE X.

LA VIVANDIERE, LA FOLIE,

ARLEQUIN.

LA VIVANDIERE.

MADAME, avec votre permission,
Mangez-vous un peu, je vous prie.

LA FOLIE.

Quoi? quelle est votre intention?

LA VIVANDIERE.

De lui couper la physionomie.

ARLEQUIN.

Hélas, défendez-moi.

COMÉDIE.

LA FOLIE.

Doucement, s'il vous plaît;

LA VIVANDIERE.

S'il me plaît? non, vraiment.

ARLEQUIN.

Daignez donc me défendre;

LA FOLIE.

Un couroux aussi vif ne scauroit se comprendre,

LA VIVANDIERE.

Scavez-vous ce qu'elle m'a fait?

J'avois un beau garçon, lequel devenu fille,

Fait une Brune assez gentille.

J'étois un Grenadier des plus fiers qu'on ait vû,

Et ma fille doit être un Dragon de vertu,

Mais, ventrebleu, cette coquine....

ARLEQUIN.

Coquine, à moi! Ciel quel affront sanglant,

Madame, en ai-je donc la mine;

Pour effuyer un pareil traitement.

LA VIVANDIERE.

Vous en avez le jeu, ma Reine,

Et si vous vous donnez la peine

D'apporter à ma fille encore des poulets,

Par-là, corbleu....

ARLEQUIN.

Quelle injustice;

Me soupçonner! moi qui suis sans malice!

Ah! Déesse, je vous promets,

Qu'à cette aimable Demoiselle;

Je venois simplement montrer de la dentelle;

LA VIVANDIERE.

Montrez-là moi, je m'y connais

Et ne pense pas m'en revendre,

J'en ai plus manié lorsque j'étois en Flandres,

Que tu n'en porteras jamais.

Biv

L'ANNÉE MERVEILLEUSE ;
A R L E Q U I N .

Non , cela seroit inutile ,
Vous vous mettez aisément en courroux ,
Et vous êtes trop difficile
Pour qu'on fasse affaire avec vous.

LA VIVANDIERE .

Eh bien , vous le voyez , Déesse ,
La dentelle ne sert qu'à mieux cacher son jeu .
LA F O L I E .

Là , doucement , modérez-vous un peu ,
Et traitez cette femme avec moins de rudesse ,
C'est la première fois ;

LA VIVANDIERE .

Morbleu , c'est beaucoup trop ,
A la première fois , il faut bien prendre garde ,
Et pour peu que l'on s'y hazarde ,
Dès la première fois , l'honneur prend le galop .

LA F O L I E .
Vous conservez toujours dans le fond de votre ame
Ce sentiment sur l'honneur délicat ,
Qui caractérise un soldat ,

LA VIVANDIERE .
Oui , je veux , s'il se peut , être une honnête femme .
A R L E Q U I N .

S'il se peut , Madame , ah , vraiment !
Cela se peut fort aisément ,
Et j'en pense pas que personne s'oppose
Au respectable arrangement
Que votre ame se propose .

LA VIVANDIERE .
On fera bien : mais surtout garde toi
De porter désormais aucun billet chez moi ,
De mon premier état j'ai gardé l'encolure ;
J'ai le bras aussi fort que je l'avois jadis ;
Et pour ton bien je t'avertis

COMÉDIE.

De ne point tenter l'aventure.
Ma fille sera sage, ou sans aucun quartier,
Je ferai voir, en punissant l'injure
Que l'honneur chez un grenadier,
Est plus puissant que la nature.

Elle sort.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, LA FOLIE,

ARLEQUIN.

MON, de peur d'accident, Déesse, je m'en vais,
Mais protégez, je vous supplie,
Une fille qui désormais
A vos loix consacre sa vie.

Je l'avoue, entre nous, la sagesse m'ennuie,
Mon cœur à ses leçons ne se rendra jamais;
Arlequin, quel qu'il soit, est fait pour la Folie.

SCÈNE XII.

L'AVOCAT, LA FOLIE,

L'AVOCAT.

JE viens de vos travers me plaindre avec éclat;
Avez-vous pû former cette folle pensée,
De me faire changer d'état?

LA FOLIE.

Eh, pourquoi donc votre ame en est-elle blessée?

26 L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

L'AVOCAT.

Quoi, Déesse, j'étois une femme sensée !
Et ne suis plus qu'un Avocat ?

LA FOLIE.

Le changement est remarquable ;
Mais, vous vous en plaignez à tort ;
Vous pouvez sans aucun effort,
Dans ce nouvel état être aussi respectable.

L'AVOCAT.

Eh, ne l'étois-je pas ? D'un pareil changement
Avec raison, mon ame s'indispose ;
Elle y perd, & je puis le prouver clairement.

Au moins de la métamorphose,
Les Dieux, en ma faveur, pouvoient se dispenser ;
Je n'avois pas besoin d'être homme pour penser.

LA FOLIE.

Je le crois ; mais enfin, vous n'avez rien à craindre,
Etant femme, vous pensiez bien,
Etant homme, le Ciel ne veut pas vous contraindre
A penser mal ; & vous ne perdez rien.

L'AVOCAT.

Quoi, vous ne sentez pas combien je dois me
plaindre

Du changement qu'ont operé les Dieux ?
Mon premier état valoit mieux.

Au Sexe on veut en vain reprocher l'injustice,
Blâmer dans son esprit trop de légèreté,

Sa médifance, sa malice,
Et la petite vanité

Que peut lui donner sa beauté.

Certain je ne sçais quoi, qui flâte, pique, amuse,

Parle sans cesse en sa faveur,

Et l'homme, malgré lui, dans le fonds de son cœur,
De la femme trouve l'excuse.

Mais pour lui , qui prétend régner dans l'Univers ,
 Et qui croit sa raison parfaite ;
 Il ne montre que des travers ,
 Qu'aucun agrément ne rachette.
 S'il est instruit , c'est un pédant ;
 C'est un sot , s'il est ignorant ;
 S'il a fait quatre vers , son orgueil est extrême ;
 S'il est en place , il fait l'homme important ;
 Son ton , son air , son regard même ,
 Tout chez lui devient insultant ;
 Mais le comble du ridicule ,
 C'est lorsqu'en ses façons , & son petit parler ,
 A la femme , il veut ressembler ,
 Que de sa gentillesse il veut être l'émule ,
 Et qu'à ses agrémens il prétend s'égalier.
 Ah! les hommes devroient, s'ils étoient raisonnables,
 Racheter leur manque d'appas ,
 Par des qualités estimables.
 Les défauts d'une femme, enfin, sont pardonnables ;
 Ceux d'un homme ne le sont pas.

LA FOLIE.

Vous plaidez fort bien, mais souffrez la réplique,
 Je crois qu'à tort votre bouche s'applique
 A nous représenter les hommes odieux ;
 En vain contre eux votre esprit s'indispose ,
 Ils paroissent encor aimables à vos yeux.

L'AVOCAT.

C'est qu'il faut aimer quelque chose ,
 Et qu'on ne trouve rien de mieux.

LA FOLIE.

Eh bien , à l'avenir tout va changer de face ,
 De ce moment , le Sexe féminin ,
 Du masculin prenant la place ,
 Va faire naître un siècle tout divin ;

28 L'ANNÉE MERVEILLEUSE,

Les hommes seront agréables,
Les femmes seront raisonnables
Et tout ira des mieux.

L'AVOCAT.

Non, tout ira plus mal;
De l'Univers, le système mégal
Produit ce beau désordre à vos yeux si sublime,
Ne cessera t'on pas de fatiguer les Dieux
D'une plainte peu légitime.

Le Satirique furieux.

Contre son siècle en vain s'anime,
Tout est bien comme il est, il ne peut être mieux.
Le Ridicule est bon pour amuser le Sage;
L'imprudence de l'un, rend l'autre circonspect;
C'est au dépens du vice & du libertinage,
Que la Vertu s'acquiert un éternel respect.
Du monde, tel qu'il est, songeons à faire usage;
Des mortels méprisés évitons les défauts,
Et nous verrons alors que les foux & les fots
Sont formés pour notre avantage.

LA FOLIE.

Sans doute, l'Univers doit vous être obligé;
Vous le peignez d'une façon brillante,
A laquelle avant vous, on n'avoit pas songé.
Oui, c'est par un faux préjugé
Que de son siècle aucun ne se contente.

L'AVOCAT.

Le siècle où nous vivons, est le plus beau de tous;
Et qui le blâme a tort; peut-on jamais prétendre
Un sort plus charmant & plus doux.

La Société douce & tendre,
Unissant les égards avec la liberté,
Produit toujours en France une aimable gaité;
Le Sçavant parmi nous quittant le ton barbare,

Est un homme du monde, & jouit des plaisirs ;
 La femme, de l'étude, elle même se pare ;
 L'esprit sert les attraits & produit les desirs ;
 L'air aimable & galant, secondé du courage,
 Aux champs de Mars dompte les Ennemis,
 Et des cœurs au retour reçoit le doux hommage.
 Quel espoir plus flatteur peut nous être permis ;
 La France en combattant enchaîne la Victoire,
 Toujours la Fortune la suit,
 Et la paix, qu'aujourd'hui sa vaillance produit,
 Est le plus beau trait de sa gloire.
 Déesse, revenez d'une fatale erreur,
 Remettez l'Univers dans son premier système ;
 Notre siècle est parfait, & pour notre bonheur,
 Des Dieux obtenez la faveur,
 Que ceux qui le suivront puissent être de même.
 A mon égard, je vous le dis tout net,
 Déesse, j'étois femme, & je veux l'être encore,
 Je me ris des projets que vous faites éclore.
Naturam expellas furca tamen usque recurret.

S C E N E X I I I.

L A F O L I E, seule.

C E L U I-ci ne perd rien à son nouvel état,
 Et son talent clairement le démontre
 Il plaide le Pour & le Contre,
 C'est un véritable Avocat.

SCENE XIV.

MERCURE, LA FOLIE.

MERCURE.

A QUOI pensez-vous donc, Déesse !
Rendez-vous aux soupirs de vos nouveaux Sujets,
Ils viennent vous marquer ici leur allégresse,
Et reconnoître vos bienfaits.
Vous allez voir une Troupe choisie.
Paroissez donc, Peuple heureux.
Puisqu'aujourd'hui le plaisir seul vous lie,
Venez par vos chants & vos jeux,
Venez tous rendre hommage à la Folie.

SCENE XV, & dernière.

LA FOLIE, SES SUJETS,

On danse.

UN SUJET DE LA FOLIE.

REGNEZ sur nous Divinité chérie ;
Vous êtes l'ame du bonheur,
Qu'à jamais le plaisir nous lie,
Il ne peut flatter notre cœur
Qu'autant qu'il tient à la Folie.

On danse.

VAUDEVILLE.

V OIR un Caissier affable & doux,
Cloris, pour son volage Epoux,
Fidelle aux loix de l'Hymenée,
Des feux discrets chez les Amans;
Fille novice à quatorze ans,
La merveilleuse année!

Dois-je vivre sans Amoureux;
Non, à quelque chose de mieux;
Je sens que je suis destinée;
Au lieu d'un, s'il m'en venoit deux,
Je chanterois d'un cœur joyeux,
La merveilleuse année!

Jusqu'à présent, les jeux d'enfans,
Faisoient tout mon amusement,
J'ignorois pourquoi j'étois née,
Mon cœur vient de m'en éclaircir;
J'ai poussé le premier soupir,
La merveilleuse année!

Les hommes, dit-on, sont ingrats;
Pour moi, je ne le pense pas;
Vraiment, j'en suis bien éloignée;
Si j'offre un baiser à Tyrcis,
A l'instant, il m'en offre dix;
La merveilleuse année!

ARLEQUIN.

Daignez, Messieurs, en ma faveur
 Faire aujourd'hui grace à l'Auteur,
 Pour lui, quelle heureuse journée,
 Et quel doit être son bonheur,
 S'il vous entend chanter en chœur,
 La merveilleuse année !

FIN

J'ai lû par Ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, une Comédie qui a pour titre ; *l'Année Merveilleuse*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression, ce 31 Juillet 1748. CRÉBILLON.

Vû l'Approbation. Permis d'imprimer à la charge d'enregistrement à la Chambre Syndicale. Ce 31. Juillet 1748. BERRYER.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, N^o. 3260. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 10. Juillet 1745. A Paris le 1. Août 1748.

G. CAVELIER Pere, Syndic.

De l'Imprimerie de BALLARD Fils, rue Saint-Jean-de-Beauvais, à Sainte Cécile.